CRITIQUE, festival. WORMSLEY, festival de Garsington, le 19 juin 2026. MONTEVERDI : Il Ritorno d’Ulisse in patria. Ed Lyon, C. Hall, J. Gilchrist, C. Lees… John Caird / Laurence Cummings

Il Ritorno d’Ulisse in patria est probablement l’opéra le plus difficile à monter sur scène parmi la trilogie de Claudio Monteverdi. Entendu pour la première fois lors du carnaval vénitien de 1639-1640, cet _Ulisse_ sera suivi par _L’Incoronazione di Poppea_, ici au Festival de Garsington, durant l’édition 2028.

Une grande partie du drame d’_Ulisse_ est intériorisée : la fidélité inébranlable de Pénélope, la désorientation d’Ulysse à son retour dans un foyer qu’il reconnaît à peine. Sa musique, souvent faite de récitatifs et d’ariosos, demande à l’auditoire une écoute attentive plutôt qu’un simple emportement. Le **Festival de Garsington** a réuni l’équipe derrière son _Orfeo_ de 2022, qui avait été salué dans ces colonnes. Cette continuité est le premier parti pris de la production. La mise en scène de **John Caird** et les décors de **Robert Jones** nous ramènent dans le même monde mi-imaginaire, mêlant Renaissance et Baroque, tel que dans l’_Orfeo_ précédent. L’action se déroule au centre de la scène, les musiciens étant

disposés de chaque côté, comme sur des pentes arcadiennes au bord de la mer. L'éclairage, signé **Paul Pyant**, est d'une élégance constante, avec notamment un anneau de lumière qui change de couleur selon les scènes. Pour ceux qui ont vu *L'Orfeo*, cette production semble moins une nouvelle création qu'une continuation de l'ancienne – cohérente ou prudente selon les goûts -, mais toujours parfaitement réalisée. Ce monde partagé s'étendait aussi jusqu'au public : nombreux étaient ceux qui, comme pour *L'Orfeo*, étaient venus vêtus de lin assorti aux musiciens et aux comédiens, s'immergeant avec un réel engagement dans l'esprit de l'œuvre.

L'idée la plus simple de la mise en scène est aussi l'une des meilleures : un long tissu bleu que Pénélope traîne derrière elle devient la mer qui a tenu son mari éloigné d'elle. Les costumes ingénieux font bien d'autres merveilles, transformant des figures apparemment humaines en dieux, en aigles dorés fondant sur l'action, et même en moutons errant sur la scène. La première partie est, il faut le dire, longue. L'exposition de Monteverdi est très lente, et le long récitatif qui établit l'isolement de Pénélope et le naufrage d'Ulysse exige une réelle concentration avant que l'entracte ne vienne offrir un répit. Mais, comme pour *L'Orfeo*, cette patience est récompensée. Une fois la situation posée, le drame prend de la force : l'épreuve de l'arc atteint une tension authentique, le meurtre des prétendants apporte une soudaine secousse de violence, et les retrouvailles tant attendues surviennent avec une franchise émotionnelle que la première moitié avait délibérément retenue.

Le chant est uniformément excellent, comme on s’y attend à Garsington. **Ed Lyon**, qui incarnait déjà Orphée il y a quatre ans, est un Ulysse d’une autorité tranquille, passant avec une grande crédibilité de l’attitude voûtée du mendiant déguisé à la prestance d’un roi reconquérant son trône, et modelant les longues lignes mélodiques avec une intensité intérieure et sans ostentation. Il a également fait face avec beaucoup de sang-froid à un imprévu lors de sa première entrée pieds nus, lorsque la terre s’est littéralement dérobée sous lui. Il s’est rétabli avec tant d’aisance que cela n’a eu aucun effet sur la représentation, tandis que le premier rang s’empressait de remettre les pierres délogées sur la scène.

Cecelia Hall incarne une Pénélope qui tient le centre par l’immobilité plutôt que par le volume ; elle est dramatiquement très convaincante, sa longue fidélité étant tout à fait crédible. Ils sont entourés de solides interprètes : **James Gilchrist** en Eumée digne et profondément humain,

Claire Lees en Minerve vive, incisive et impertinente, **Dafydd Jones** en Télémaque bien campé, ainsi qu'une compagnie de dieux et de prétendants bien chantée, composée d'**Alberto Miguélez Roucoín, Benjamin Hulett** et **James Creswell,** qui tiennent chacun plusieurs rôles. James Creswell est particulièrement impressionnant dans son autre rôle principal, Nettuno. **Stuart Jackson** en Iro est un véritable plaisir ; sa longue scène *solo*, une lamentation apitoyée sur lui-même à la fin de son parasitisme glouton qui se termine par sa propre mort, est l'un des moments les plus divertissants de la soirée.

Musicalement, il y a peu à redire. L'***English Concert***, avec **Laurence Cummings** à la direction depuis le clavier et les instrumentistes répartis sur la scène plutôt que dans la fosse, sont autant des participants que des accompagnateurs, leur son étant tissé dans chaque scène, tandis que la chorégraphie d'**Arielle Smith** rassemble facilement solistes et ensemble. Cette implication a parfois débordé en une légère espièglerie sur scène, les « *moutons humains* » des scènes pastorales ayant de temps à autre besoin d'être chassés d'entre les instruments par les musiciens eux-mêmes – ce genre de chose qu'aucun enregistrement ne pourra jamais capturer. Le cadre a fait une grande partie du travail pastoral par lui-même : à travers les parois de verre du pavillon, les jardins et le parc s'étendaient derrière la scène toute la soirée, et sur les pentes au-delà, de vrais moutons paissaient, ainsi qu'un troupeau de cerfs qu'Homère, malgré toute sa minutie, a oublié de poster sur les rives d'Ithaque. Le coup de maître, cependant, est réservé pour la fin. Pour nous rappeler *L'Orfeo*, la compagnie retire complètement les instruments et nous laisse avec un seul *madrigal* de Monteverdi, chanté *a cappella, « Che dar più vi poss'io »*, et dans ce silence soudain de maison de campagne, toute la soirée semble retenir son souffle. De la pure magie.

CRITIQUE, festival. WORMSLEY, festival de Garsington, le 19 juin 2026. MONTEVERDI : Il Ritorno d’Ulisse in patria. Ed Lyon, C. Hall, J. Gilchrist, C. Lees… John Caird / Laurence Cummings. Crédit photographique (c) Craig Fuller